

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



Le Courrier



**LE JEUNE ART
DES HITTITES**

FÉVRIER 1963
(XVI^e ANNÉE)
FRANCE : 0,70 F.
BELGIQUE : 10 Fr.
SUISSE : 0,80 Fr.

NUMÉRO 2

PUBLIÉ EN
9 ÉDITIONS

Française
Anglaise
Espagnole
Russe
Allemande
Arabe
U.S.A.
Japonaise
Italienne



NOTRE COUVERTURE

Statuette du dieu-cerf, l'une des divinités des Hittites, un peuple dont on ignorait tout, sauf le nom, il y a un siècle encore. La re-découverte des Hittites et du grand empire qu'ils avaient fondé en Asie Mineure, il y a plus de 4 000 ans, est l'une des plus fascinantes aventures de l'archéologie (page 14).

Photo © Ara Güler

Pages

- 4 DES TERRES INEXPLORÉES**
Sur la mappemonde des traductions
par Roger Caillois
- 6 LES PORTES CLOSES**
La traduction, clé de la connaissance
par Robert Collison
- 7 RÉPERTOIRE ANNUEL DES TRADUCTIONS**
La dernière édition de l' « Index Translationum »
- 10 ISHI, LE DERNIER BON SAUVAGE**
L'histoire du pauvre Indien de Californie
par Alfred Métraux
- 14 LES HITTITES**
Une civilisation surgit de l'inconnu
par Emmanuel Laroche
- 21 GASTRONOMIE POUR AUDACIEUX**
Au menu de demain, des nourritures aujourd'hui dédaignées
par Ritchie Calder
- 24 COMMENT AIDER A LA CAMPAGNE CONTRE LA FAIM**
Les Bons d'Entraide de l'Unesco
- 26 12 MILLIARDS DE SPECTATEURS (3)**
L'Envers du Cinéma.
par Paul Légli
- 33 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**
- 34 LATITUDES ET LONGITUDES**

Mensuel publié par :
L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :
Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7^e, France

Directeur-Rédacteur en Chef :
Sandy Koffler

Rédacteur en Chef adjoint :
René Caloz

Secrétaires de rédaction :
Edition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Edition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Edition espagnole : Arturo Despouey (Paris)
Edition russe : Veniamin Matchavariani (Moscou)
Edition allemande : Hans Rieben (Berne)
Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Edition japonaise : Shin-ichi Hasegawa (Tokyo)
Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)

Maquettiste :
Robert Jacquemin

Ventes et distribution :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e.
Belgique : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles.



Les articles et documents non-copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention « Reproduit du **Courrier de l'Unesco** », en précisant la date du numéro en question. Deux justificatifs devront être envoyés à la direction du **Courrier**. Les articles signés ne pourront être reproduits qu'avec la signature de leur auteur. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le **Courrier** expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

ABONNEMENT ANNUEL : 7,00 francs français ;
100 fr belges ; 8 fr suisses ; 10/-stg. Envoyer les
souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48,
Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris.
MC 62-1-177 F

Toute la correspondance concernant la Rédaction
doit être adressée au nom du Rédacteur en Chef.

DES TERRES INEXPLORÉES

par Roger Caillois

Le monde rétrécit chaque jour. Bon gré mal gré, chaque homme sent un peu plus son pays comme une province de la planète et l'histoire de sa patrie comme une suite d'événements locaux qui ne recouvre pas nécessairement l'histoire du monde.

Certes, chacun reste attaché à sa culture et il lui arrive de continuer à la croire universelle, globale. Mais il n'ignore pas que si elle peut prétendre mériter ces épithètes impressionnantes, c'est justement dans la mesure où elle fut nourrie des apports de l'univers entier et pour être aller butiner dans la plupart des coins du globe.

En outre, entre les affaires, le tourisme, la politique et la science, un nombre croissant de personnes se déplace et, qui plus est, ces voyageurs, plus nombreux, voyagent plus souvent, plus aisément et plus loin. Ils rapportent des contrées qu'ils ont parcourues un goût inévitable de mieux connaître ce qu'ils n'ont fait qu'apercevoir. Ils gardent comme une nostalgie de l'histoire, des usages, de la littérature et des arts des pays entrevus. Quant aux sédentaires, ne quitteraient-ils pas leur coin de campagne que la presse, la radio et la télévision leur amèneraient à domicile la couleur, le bruit et le fumet des richesses et du remue-ménage des antipodes, un avant-goût capiteux de toutes épices spirituelles. Bientôt, il faut davantage à la curiosité éveillée, une approche moins superficielle, moins rapide de ces trésors d'oui-dire, la possibilité d'une vraie délectation.

Pour la peinture, la sculpture, la musique, le problème n'entraîne pas de difficulté majeure. Un enregistrement, une reproduction en couleurs, un fac-similé, une maquette, communiquent partout un message dont l'essentiel demeure partout sensible. Les musées, les albums donnent une première image des réussites des beaux-arts du monde entier. Une discothèque bien composée procure au collectionneur, en un volume réduit, le plus significatif des musiques fondées sur les gammes les plus étrangères.

La littérature, à l'inverse, ne bénéficie pas de cette facilité migratoire immédiate. La simple et mécanique reproduction ne suffit pas ici à rendre perceptible la beauté des chefs-d'œuvre dont le langage constitue à la fois la substance et le véhicule. Les mots, en effet, ne sont pas comme les couleurs, les formes, les sons, qui ne signifient qu'eux-mêmes et qui valent pour tous les yeux ou toutes les oreilles, encore s'il existe de bons yeux aveugles à la peinture et de bonnes oreilles sourdes à la musique. La pensée ni la poésie ne sont communicables à tous les esprits par simple et muette intuition intellectuelle. Elles s'expriment dans un langage, et langage signifie qu'il faut traduire, sinon tout discours reste, comme les mots le disent si fortement, *lettre morte*.

Plus question désormais d'enregistrements, de photographies, de moulages, de reproductions mécaniques, comme pour la danse, la musique, les fresques ou les bas-reliefs. La traduction, opération ingrate, complexe et traîtresse, est devenue obligatoire. Tout vocabulaire est cryptogramme, écriture secrète, qu'il faut décoder et rendre en clair, faire passer du lexique de l'émetteur au dictionnaire du destinataire.

En principe, le destinataire, c'est le public lettré d'un univers qui parle plusieurs centaines de langues, c'est-à-dire qui use de plusieurs centaines de « chiffres » disparates. En outre, ces chiffres, ces codes, ces répertoires de signes dépendent chacun d'une longue histoire ; ils se sont développés ; dans des géographies différentes, au contact de flores, de faunes et de techniques dissem-

blables, ils expriment des cultures hétérogènes et des mœurs contradictoires. Il est naturel qu'ils ne soient pas superposables.

La couleur blanche ici est signe de pureté, là elle évoque le deuil. Voici un auteur oriental désireux de donner une impression funèbre, il écrit de son héroïne : « Elle entre tout de blanc vêtue. » Le traducteur est fidèle et se garde de la moindre inexactitude littérale. Le malheureux transforme ainsi l'affliction en candeur. Les missionnaires chrétiens qui ont dû enseigner les Évangiles et faire connaître la Bible aux peuples les plus divers savent le mal qu'ils ont eu à expliquer la parabole des serviteurs qui font fructifier l'argent de leur maître et de celui qui l'enterre, aux populations qui ne connaissent ni la monnaie, ni la propriété privée, ni le prêt à intérêts, ou à faire comprendre la parabole de l'ivraie et du bon grain, à celles qui, dans les zones arides, arrosent chaque jour à grande peine et protègent désespérément du soleil et du vent le moindre brin d'herbe.

Encore ne s'agit-il que de rendre le sens. Mais si le charme réside dans l'harmonie ou dans l'évocation, dans le nombre des syllabes ou dans la fluidité des voyelles, dans un système d'allitérations et d'échos sonores, comme il est de règle en poésie ? Si la langue de départ dispose d'articles, de verbes, de flexions, d'aspects ou de recours syntaxiques, qui sont simplement inconcevables dans la langue d'arrivée, quels équivalents leur découvrira-t-on qui ne risquent pas d'altérer, en même temps que l'architecture du langage, les cadres imperceptibles et d'autant plus despotiques de la pensée, peut-être de la perception ?

Ces réflexions tendent à suggérer que les traductions, quand elles existent, ne sauraient être qu'approximatives. Encore faut-il qu'elles existent. En fait, elles sont rares, en tout cas clairsemées, d'une criante insuffisance.

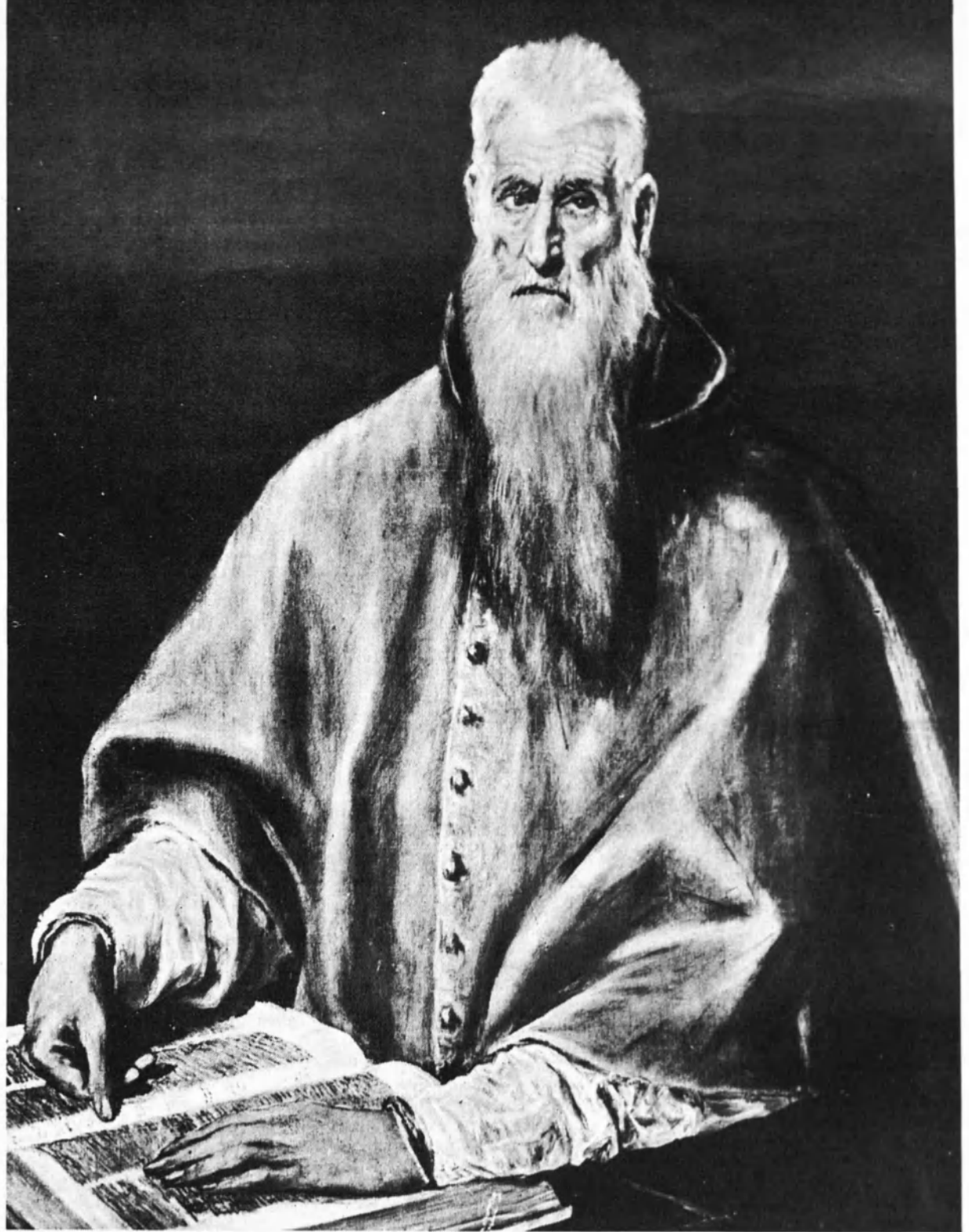
Si l'on essayait de constituer un atlas des traductions, où une carte correspondrait à chaque pays ou au moins à chaque langue, et si on colorait plus ou moins chacune d'elles, suivant que les ouvrages qui y sont nés ou qui y paraissent sont traduits ou non dans les autres aires linguistiques, on serait surpris du nombre de taches blanches ou à peine teintées qui signaleraient sur cette carte culturelle mondiale les littératures inconnues ou presque. Comme autrefois, on lisait sur les planisphères « ici sont les lions », on lirait maintenant sur d'énormes étendues « ici, il y a des chefs-d'œuvre ». Sans doute, il y a des chefs-d'œuvre, mais inconnus et inaccessibles.

Parfois, de ces littératures, un bon nombre de traductions sont disponibles. Mais, telles quelles, elles ne peuvent, le plus souvent, intéresser le lecteur ordinaire. Elles le transposent dans une culture dont il ne connaît à peu près rien et où presque tout le dépayse. Les habitudes sont déroutantes, les sentiments sont autres et s'expriment autrement. Là sont en vigueur d'autres critères de beauté, d'émotion, de persuasion, d'intelligibilité. Le poème le plus subtil perd sa saveur et devient la plus morne des banalités. Les allusions ne sont plus comprises. Une autre naïveté, des sophismes inédits, une apparente monotonie, une incohérence qui, désormais, agace au lieu de séduire, rebutent le lecteur assez courageux pour avoir osé s'aventurer en des contrées où il lui semble bientôt qu'il s'obstine sans profit à traverser des fourrés inextricables ou des savanes interminablement dépourvues d'attraits.

Pour différer au moins un tel découragement, on peut envisager, suivant le cas, des solutions appropriées aux obstacles à surmonter. J'en signalerai quelques-unes qui, en aucun cas, n'excluent les irremplaçables et

Saint Jérôme, né en Dalmatie vers 331, mort à Bethléem en 420, est devenu le patron des traducteurs. Après avoir étudié la théologie, il vécut trois ans en anachorète dans le désert de Chalcis en Asie Mineure, où, dit-on, il apprivoisa un lion. Son érudition était prodigieuse. Il révisa le texte grec de la Bible des Septante et fit sur le texte hébreu la traduction latine, qui fut la Vulgate. Il a été représenté par nombre de peintres au cours des âges. Ici, la célèbre peinture du Greco.

Collection Frick - New-York



nécessaires traductions intégrales, mais qui peuvent parfois servir à apprivoiser en première instance un public réticent.

Pour les œuvres très étendues (comme les épopées indiennes ou les grands romans chinois) des morceaux choisis réunissent avec avantage les scènes les plus typiques et les plus frappantes.

Les genres les moins accessibles, par exemple, les poèmes mystiques persans, le théâtre cérémonial japonais (les Nô), qui sont généralement les plus raffinés et les plus conventionnels, ou la si énigmatique tragédie française du XVII^e siècle, il semble que des extraits caractéristiques, présentés avec des commentaires propres à replacer l'œuvre dans son contexte historique et culturel, réussiraient éventuellement à faire comprendre à quelles aspirations esthétiques, philosophiques ou morales répondaient des pages d'abord muettes et rébarbatives pour le lecteur non préparé.

Parallèlement, pour une manière qui a particulièrement fleuri à une époque et dans une civilisation données, d'habiles anthologies peuvent résumer, en un nombre de pages relativement réduit, les grandes lignes d'une évolution, condenser le meilleur de l'apport d'une école, ras-

sembler les exemples les plus remarquables d'un style significatif.

Enfin, autour d'une personnalité éminente, fondateurs de religions ou fondateurs d'empires, grands monarques, réformateurs avisés, explorateurs audacieux, il doit être possible de constituer des recueils d'anecdotes tirées des récits traditionnels qui, tout en divertissant, instruisent et initient. Le problème est ici délicat : il s'agit d'appâter sans trahir, de séduire sans affadir.

Telle demeure la situation présente, dont les causes sont durables, à vrai dire inhérentes à la nature des choses. La tâche d'y remédier est immense. Elle sera toujours à continuer, à prolonger, à compléter. L'important, pour l'instant, est de réussir à varier le menu et d'entretenir l'appétit d'un public déjà mis en goût. On peut même parier que les réserves peu exploitées de la littérature mondiale seront plus vite épuisées que rassasiée la curiosité des amateurs de chefs-d'œuvre ensevelis sous les strates des siècles ou importés des antipodes. Mais ces chefs-d'œuvre, il les faut d'abord traduire. Le musée imaginaire n'a besoin que de cimaises. La photographie fait le reste. A la bibliothèque imaginaire, ne suffisent ni les rayons ni même la presse à imprimer. Il faut, en outre, des truchements, ce qui revient à dire le savant et patient effort humain.